

## Des céréales époustouflantes

Hugo Nambert se curait passivement le nez à l'aide de l'outil le plus perfectionné qui ait jamais été sur Terre : son index. Les mathématiques ne l'avaient jamais passionné. Sans doute à cause des professeurs qu'il s'était toujours payés en classe : des gens pour qui l'analyse et la géométrie sont choses faciles et qu'un enfant de dix ans et demi doit pouvoir comprendre sans trop se creuser les méninges. Mais voilà, lui ce qui ne l'intéresse pas, il n'y touche pas. C'est tout ! Alors que le professeur bataillait au tableau pour dessiner un magnifique triangle équilatéral, à l'aide d'un compas en bois au bout duquel se trouvait une craie blanche, lui pensait à tout autre chose. A sa mère d'abord. Elle lui avait tenu hier soir un discours, qu'il jugeait pour le moins infondé, sur l'inutilité des jeux vidéo et l'aliénation que cela provoque chez les jeunes. Tout cela, croyait-il, pour qu'il passe plus de temps sur ses devoirs... A sa petite sœur ensuite. Elle était entrée dans sa chambre le dimanche précédent pour s'asseoir à son bureau. Elle voulait peindre, et lui jouait au ballon dans le jardin. S'il avait su, il aurait demandé à sa mère de fermer sa chambre à clef. En effet, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit sur son devoir achevé de français une superbe tache verdâtre couvrant les deux tiers de la feuille, et quelle ne fut pas sa colère lorsqu'il aperçut le petit sourire en coin de sa sœur, qui d'après son père ne l'avait pas fait exprès. Une nuit blanche pour tout refaire. Et enfin, il pensa à la déception qu'il avait connue ce matin même en ouvrant son paquet de céréales préféré, pensant trouver à l'intérieur la figurine de l'un de ses héros favoris. A la place de cela, il dénicha au milieu des centaines de boules de chocolat qui allait constituer son petit déjeuner, ce qui lui semblait être une petite bague noire avec en guise de joyau central une fausse pierre polie entourée par un très fin cercle de couleur rouge.

- C'est un truc de fille ! S'était-il exclamé auprès de sa mère qui avait haussé les épaules en guise de réponse.

Bref, tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes pour le petit Hugo Nambert.

Le cour de mathématique s'acheva, tel un film passé au ralenti dans un magnétoscope : durant une éternité. Puis se fut le tour de la récréation, puis le cours de Français et d'histoire géographie suivirent dans la foulée. Son professeur l'avait même fait passer au tableau pour réciter une leçon dont il ignorait jusqu'à l'existence. Gros plantage, bien sur, devant ses camarades de classe. Ce fut pour lui une journée très longue, comme toutes les journées de collégiens d'ailleurs. La sonnerie de fin d'après-midi sonnait dans le couloir, il allait enfin pouvoir rentrer chez lui.

Alors qu'il poussait la porte de sa chambre, Hugo aperçut immédiatement la petite bague noire, laissée là sur son bureau.

- Maman ? C'est toi qui as mis le cadeau des céréales dans ma chambre ? Questionna t'il.

Sa mère lui répondit de la cuisine, située en dessous, au rez-de-chaussée :

- C'est moi mon chou, je l'ai retrouvé par terre après ton départ. J'ai voulu la donner à ta sœur, mais elle n'en voulait pas. Regarde comme elle brille, tu ne veux pas la garder mon chérit ?

« Ah ! Les adultes... Toujours à savoir quoi faire à notre place » pensa t'il.

- J'en veux pas de ce truc de fillette, hurla t'il, et ni une ni deux il le pris dans sa main et le jeta avec rage dans la poubelle toute proche. Puis, il lâcha son sac à dos pesant sur le sol pour s'asseoir devant son écran d'ordinateur. Il allait l'allumer quand un petit bruit le retint. Il provenait de la poubelle. Hugo n'allait pas y prêter plus d'attention que cela quand le bruit se fit entendre une deuxième fois, et de manière plus prononcée. Il se leva, se pencha par-dessus la poubelle d'où semblait avoir été émis le son. A son étonnement, une petite lumière rougeâtre qui semblait augmenter d'intensité avec le temps éclairait le fond. La lumière, inquiétante, provenait de ce qu'il avait pris pour le faux joyau de la bague en toc.

« Etonnante cette bague » pensa t'il avant d'être saisi par une envie subite de la passer au doigt. Au moment où il l'enfila, sa mère, qui était montée discrètement, sans faire de bruit dans les escaliers, et qui l'épiait furtivement derrière la porte eu un large sourire, trop parfait. Hugo Nambert s'effondra alors de tout son poids.

Quand il se réveilla, Hugo s'aperçut qu'il était toujours dans sa chambre, couché au sol comme s'il s'était évanoui, la bague noire au doigt.

- Maman ! Hurla t'il, effrayé.

Sa mère monta précipitamment, il entendait ses grandes enjambées dans l'escalier en bois qui grinçait.

- Que se passe t'il mon chérit ? Que fais tu à terre ? Ca va ? Dit elle à moitié étonnée en poussant la porte qui était fermée.

- Oui, euh je crois... J'étais debout et puis je ne me souviens plus de rien qu'une grande lueur rouge. Et, au fait, papa il n'est pas encore rentré ?

- Lève toi en t'appuyant sur moi comme ça. Elle lui tendit son bras pour l'aider à se relever, puis : vas t'allonger, tu dois être fatigué. Si tu ne vas pas mieux demain, je te ferais un mot d'excuse et tu n'iras pas étudier, d'accord ? Elle ne lui parla pas de son père et de son retard inhabituel.

« Un mot d'excuse », première bonne nouvelle de la journée ! Hugo lui répondit, en faisant trembloter légèrement sa voie, pour donner plus de poids à ses mots, espérant bien sécher le lendemain :

- D'accord maman. J'ai des devoirs à faire ce soir pour demain matin...

L'effet fut tel sur sa mère qu'elle lui ordonna de ne pas y toucher, et de filer au lit sans délai. Il avait bien gagné quelque chose ! Elle lui apporta son souper au lit, lui dit quelques mots gentils, puis s'en alla, le laissant seul, pour qu'il se repose. Avant de s'endormir, Hugo se posa tout un tas de questions, et surtout pourquoi il s'était évanoui sans raison apparente et pourquoi sa mère ne s'en était pas plus inquiétée que cela. Alors que la cause de son évanouissement semblait lui revenir, ses yeux ne perçurent plus qu'une violente lumière rouge provenant de sa main. Avant de sombrer de nouveau, il pu se rendre compte qu'il portait une affreuse bague noire à la main droite.

Le réveil n'avait pas sonné. Sa mère avait du l'enlever dans la nuit, pourtant il avait bien dormi et se sentait en pleine forme, une nuit sans rêve. Mais l'idée de pouvoir rester au lit un peu plus et de rater la classe pendant toute une journée le séduisit : il était bien décidé à jouer la comédie auprès de sa mère. Celle-ci entra d'ailleurs dans sa chambre peut de temps après, vers neuf heure.

- Déjà debout fiston, lui dit elle ?

- Oui, j'ai mal dormi, je suis fatigué, mentit il.

- Reste au lit. Je vais appeler le collègue pour dire que tu n'iras pas. Tu dois être assez reposé pour posséder un chisui rentable.

- Un quoi maman ? Demanda Hugo, comme sa mère lui sortit ce mot inconnu.

- Un « chisui ». Tu sais ce que sais mon trésor, quand même ?

Hugo allait répondre que non, qu'il trouvait ce mot bizarre, mais il se retint de justesse, apercevant aux doigts de sa mère la même bague qu'il portait sans trop savoir pourquoi. La, il comprit que quelque chose ne tournait pas rond. Tout d'abord : pourquoi sa mère le laissait traîner au lit, alors qu'elle avait bien vu qu'il simulait, qu'il n'avait rien, qu'il était reposé. D'habitude elle débusquait immédiatement la supercherie et le punissait en conséquent. L'instinct d'une mère est quelque chose contre quoi on ne peut lutter, surtout quand on est l'enfant. Et aujourd'hui, comme hier, elle semblait en avoir été dépourvue. Ensuite, pourquoi portait elle cette maudite bague, et pourquoi lui aussi en était il équipé ? Et enfin, que

signifiait « chisui » ? Comme sa mère répétait sa question sur un ton plus inquiétant, il se sentit obligé de mentir.

- Bien sur maman que je sais ce que c'est un « chisui », puis il se retourna, présentant le dos à sa mère. Il crut entendre lorsqu'elle sortit de la chambre comme un soupir de soulagement. Il attendit cinq bonnes minutes, puis décida d'y voir plus clair. Il entrepris de descendre dans le salon espionner sa mère, qui visiblement ne s'occupait ni de sa sœur, ni du fait qu'elle allait être très en retard à présent à son travail de secrétaire aujourd'hui.

Tout était éteint. Une lumière écarlate pulsante filtrait à peine au travers des menus espaces séparant la porte de la cuisine, entrebâillée, des murs. Hugo, le pied droit sur la marche la plus basse de l'escalier, fit le maximum pour se faire discret. Mais la marche en bois craqua. Il s'immobilisa, pétrifié. Il ne pouvait plus faire un geste. Il sentait la pression du sang affluer à ses tempes. Il percevait l'atmosphère tendue qui régnait dans cette maison. La lourdeur de l'air se voyait presque à l'oeil. Cinq longues minutes passèrent encore avant qu'il n'ose reprendre son expédition et s'écarter complètement de l'escalier. A pas de loup, il se dirigea, évitant le mobilier, derrière la porte pour essayer de voir au travers de la serrure. Lorsqu'il y porta son œil, il ne crut pas à la scène qui se déroulait sous ses yeux : sa mère, sa sœur et son père étaient assis tout les trois à la table de la cuisine, en vis-à-vis, se tenants biens droits sur leurs chaises, les bras croisés, les yeux fermés. Rigides. Ils semblaient figés tels des statues de pierres. La lumière rouge qui parfois prenait des reflets de sève translucide provenait bien de la bague de sa mère, mais aussi de la bague de sa petite sœur et de son père. Elles pulsaient toutes trois de concert. Regardant cela, Hugo fut pris d'une irrésistible envie de jeter un coup d'œil à la sienne. Elle ne brillait pas cette fois ci, ou trop peu pour qu'il pu le distinguer. Il tenta de l'ôter, mais elle refusait de bouger, comme si elle empêchait son esprit d'agir contre elle. La bague ne voulait pas qu'on l'enlève, et ni lui ni personne ne le pourrait. L'espace d'un instant, il pensa pouvoir sortir en courant dans la rue du plus vite qu'il pu pour en parler au premier passant, pour lui demander de l'aider à enlever cette maudite bague, mais une telle vue dans son esprit lui parut insoutenable. Il eut subitement la nausée, et des vagues de frissons parcouraient son corps de la tête aux pieds. Tout son être tremblant semblait dégoûté du fait qu'il veuille quitter sa bague. Quasiment en transe, Hugo parvint tout de même à maîtriser ses réflexes en stoppant ses pensées d'évasions. Lorsqu'il n'y faisait plus allusion dans son esprit, la bague le laissait tranquille, si bien qu'elle lui semblait ne plus être là, et que toutes les gênes corporelles disparurent. Il fallait pourtant qu'il fasse quelque chose : qu'il comprenne ce qui arrivait à sa famille, et pourquoi ce qui lui arrivait à lui était différent.

Il allait se retourner pour remonter dans sa chambre quand les yeux de sa mère se rouvrirent d'un coup, le fixant d'un regard furieux au travers de la serrure. Un voile blanc passa sur le visage du jeune Hugo qui sentit une nouvelle giclée de sang lui marteler les tempes de l'intérieur. Il n'eut que le temps de détailler jusqu'au salon quand la porte s'ouvrit en grand. C'est son père qui en sortit. Hugo resta là à l'attendre, sans ne plus pouvoir faire un geste. Celui-ci le dévisagea également d'un regard furieux.

- Qu'est ce qui ne va pas chez toi ? Ton chisui a l'air bien bas. Tu es fatigué ?

C'est lui qui semblait fatigué, c'est lui qui avait des cernes énormes comme s'il n'avait pas dormi depuis deux jours. Hugo ne pouvait rien répondre, il allait être démasqué. Il ne savait pas pourquoi, mais il allait être démasqué. Tout était perdu. Pourtant, son père, comme il se tenait à coté de la télé lui dit :

- Tu résistes peut être encore, mais ça ne sera plus très long. Je vais t'allumer la télévision, tu pourras voir par toi-même et ainsi tu cèderas.

Et il appuya sur le bouton de la chaîne d'information continue. L'image était fixe. Rien ne bougeait, sinon le vent qui s'amusait à rebondir sur les habits de milliers de gens se tenant en

rangs biens parallèles. Hugo, quine distinguait presque rien de là où il était s'approcha à quelques centimètres de l'écran, puis il en vit une, deux, dix... Il en vit sur tous les hommes, femmes et enfants qui se tenaient là, rigides, les yeux fermé. Il vit les bagues noires qui pulsaient toutes d'un même rouge écarlate.

A six cent kilomètres de là, en altitude, une flotte de vaisseaux spatiaux aux formes d'insectes attendait.

- Général Kripsionus vous êtes sur que c'est une bonne idée ?

- Vous doutez colonel ? Vous doutez de ma bonne idée ?

- Je ne voulais pas dire ça, Général. Mais d'après certaines estimations cela pourrait durer suffisamment longtemps pour que leurs corps ne supportent pas.

- Sombre idiot ! Vous ne comprenez donc pas qu'ainsi nous faisons d'une pierre deux coups.

- Comment cela ?

- Dans un premier temps, nous accomplissons la tâche qui est la nôtre. Puis, nous testons également leurs possibilités physiques et surtout psychiques poussées à leur maximum.

- Au risque de voir des milliards d'individus dépérir. Que nous restera t'il ensuite à gouverner ? Les animaux de cette planète ?

- Vous êtes d'un cynisme colonel Ourouvius. Mais vous avez tout de même raison, ménageons les. Ne les laissons pas ainsi plus d'une journée terrienne. Cela pourrait nuire à leur chisui.

- Dois je comprendre que je dois reprogrammer les bio-bagues pour qu'au bout d'une journée elles intimement l'ordre à leurs porteurs de se mettre en veille.

- Vous avez compris colonel. Mais pas plus de quatre de leurs heures de repos par jour, vous avez compris ?

Le colonel Ourouvius, n'ayant plus d'ordres à recevoir, aurait du quitter le pont de commandement de la flotte Graïane. Le général Kripsionus comprit qu'il y avait un léger problème.

- Oui ? Demanda t'il à son subordonné. Qu'y a-t-il d'autre ?

- Si vous me permettez général, nous avons remarqué que certains sujets font un rejet. La bague ne les contrôle pas complètement. Le cas est extrêmement rare, un sur cinquante mille environ, mais ramené à la population globale de ce monde, le chiffre n'est plus négligeable. Que faut il faire pour eux mon général ?

- Continuez les tests et tachez de résoudre ce problème afin que nous puissions acquérir la puissance de calcul neuro-informatique la plus grande de tout l'univers.

- Bien mon général. Si je puis me permettre une dernière fois ?

- Allez y colonel.

- Je pense que nous battons nos rivaux et que notre ordinateur cérébral sera le plus compétitif du marché mon général.

- N'oubliez pas qu'il ne s'agit que d'un prototype, nous testons, et si l'essai s'avère concluant, il nous faudra entamer l'étape de clonage de la population afin de produire en série sur d'autres mondes habitables notre nouvel neuro-ordinateur. Notre empire va se faire un maximum d'argent !